



Jean Bureau

LES
YEUX VERTS

— *Roman* —

Jean Bureau

Les yeux verts

© Jean Bureau, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0340-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Il n'existe qu'une seule histoire.
Mais il faut parfois plusieurs femmes pour la porter. »*

Chapitre 1

Aurélia, côté cour.

Sous les couvertures lourdes, Aurélia gardait les yeux ouverts. Le jade sombre de son regard accrochait la fissure qui serpentait au plafond, comme une veine sèche courant dans la pierre. Elle y voyait tantôt une racine qui s'enfonçait, tantôt une rivière qui se retirait, laissant derrière elle le lit crevassé de ses songes. Dans la chambre immobile, seuls les craquements du bois et le souffle lointain du vent rappelaient que le monde continuait de tourner dehors. Allongée là, elle se sentait suspendue à ce fil ténu au-dessus d'elle, comme si son existence tout entière pouvait se fissurer où s'épanouir dans ce trait de plâtre.

Les mains jointes sur sa poitrine, elle serrait un petit boîtier d'argent fixé à un collier de même métal accroché à son cou. Son ventre était encore douloureux et elle pouvait à peine bouger les jambes. Plus tôt dans la matinée, sœur Joséphine vint l'examiner. Elle lui assura que tout se déroulait normalement, que la cicatrisation suivait son cours, puis l'aida à se laver sommairement. Plus tard, deux novices apportèrent un plateau : un bol de soupe fumante, deux tranches de pain et un petit ramequin de lait caillé. Aurélia n'en toucha presque rien.

La veille au matin, avec l'aide de sœur Joséphine et des deux novices, elle mit au monde une petite fille. Le travail fut long et douloureux, mais l'enfant poussa enfin son premier cri en remplissant ses poumons d'air. Aurélia obtint la permission de tenir l'enfant quelques instants dans ses bras, afin que ce petit être reçoive, ne serait-ce qu'un moment, la chaleur de l'amour maternel avant la séparation définitive. Car il en irait ainsi, et accepter cette décision coûta

terriblement à la jeune mère.

Elle s'était longuement entretenue avec la supérieure générale du couvent de Saint-Gildard.

« Vous n'êtes plus Aurélia, mon enfant. Ici, vous êtes Aurore. Le monde extérieur est un incendie que nous avons laissé derrière la grille. Votre enfant doit grandir loin des cendres de votre passé. C'est le prix de sa vie, et celui de votre sécurité. »

Les paroles de la religieuse portaient à la fois la fermeté du devoir et une forme de douceur. Le bonheur de sa fille comptait plus que tout pour Aurélia, même si l'abandon demeurerait un déchirement. *Qu'elle vive. Même sans moi,* pensa-t-elle.

Dans sa mémoire surgit la dernière étreinte avec Raoul, le père de l'enfant. Elle portait déjà la vie en elle – aucun des deux ne le savait. Elle ne reverrait jamais Raoul.

Ce 16 mars 1925, en fin d'après-midi, le lendemain de l'accouchement, alors que la chambre commençait à s'assombrir, la supérieure générale entra et prit place près du lit.

« Aurore, dit-elle doucement, votre enfant a été remis ce matin à onze heures au bureau d'admission de l'assistance publique par l'une de nos paroissiennes qui a souhaité garder l'anonymat. Votre petite fille était chaudement vêtue, et portait autour du cou un ruban bleu orné de la médaille de la Sainte Vierge que nous lui avons offerte. »

La nuit tombée, une montée de lait inattendue lui serra la poitrine. Elle compta machinalement les heures depuis onze heures du matin. Un faible rayon de lune pénétrait dans la chambre, le pas des sœurs dans le couloir s'était éteint. Le calme régnait dans le couvent. Elle crut entendre, l'espace d'un instant, le bruissement d'un châle de soie qu'on replie quelque part. Aurélia, les yeux encore humides, grands ouverts dans la pénombre, restait immobile sous ses couvertures, faisant défiler les scènes de l'incroyable enchaînement

d'événements qu'elle venait de vivre.

Marguerite, côté jardin.

Les contractions reviennent, plus fortes, plus rapprochées. Marguerite s'agrippe au drap, le souffle court. La sueur lui colle les cheveux au front. Le docteur Bertin est parti depuis une heure, la sage-femme s'affaire, parle vite, donne des ordres simples : « Respirez. Tenez. » Le temps se réduit à l'attente de la prochaine vague. Chaque douleur la plie, l'épuise. Les lampes fument. L'air sent le linge humide et la cendre froide. Marguerite ne distingue plus les voix, seulement une injonction répétée, mécanique. Enfin, le cri éclate, net, vivant. La sage-femme coupe le cordon, lave l'enfant avec des gestes précis, presque secs. Marguerite ferme les yeux. Son corps tremble, vidé. Elle entend encore le cri du nouveau-né, aigu, insistant, qui remplit la chambre.

Habituellement, le nouveau-né, emmailloté dans des langes propres, est déposé sur le ventre de la mère qui accueille ce moment avec une émotion profonde. Mais la sage-femme, qui semble avoir des consignes, prend le petit corps dans ses bras et sort immédiatement de la chambre. Elle revient ensuite, le visage fermé, mais bienveillant pour vérifier l'état de la jeune mère et l'aider à expulser le placenta. En sortant de la chambre, elle s'arrête sur le pas de la porte et dit une seule phrase d'une voix douce à Marguerite : « C'est une fille. »

La sage-femme administre son premier repas au nouveau-né à l'aide d'une petite cuillère, un mélange de lait tiède coupé d'eau sucrée ; l'enfant s'endort aussitôt après. La tante de Marguerite, Madeleine, a préparé un berceau provisoire avec la grande panière qui sert aux pique-niques des beaux jours, et qu'elle a installée dans sa chambre près de son lit. La sage-femme l'aide à langer le bébé. Madeleine lui passe la brassière en toile blanche, la brassière festonnée qu'elle a achetée dans un magasin de vêtements pour enfants du centre-ville de Nevers dont elle connaît la propriétaire. La chambre est chauffée, le bébé n'aura pas froid. Elle le recouvre d'un de ses châles en soie douce. La sage-femme donne ses consignes pour la nuit et se propose de revenir le lendemain matin pour aider Madeleine à préparer l'enfant pour son premier voyage.

Le printemps n'est pas arrivé, et le ciel est gris, chargé de lourds nuages menaçants poussés par un vent d'est. Le bébé s'est réveillé plusieurs fois dans la nuit avec des petits pleurs. Madeleine l'a nourri à la petite cuillère, a changé sa couche de toile, et finalement n'a pas fermé l'œil de la nuit. Elle a repensé à l'arrivée de leur fille Marie, vingt ans plus tôt. Au milieu de la nuit, avec Pierre, son mari, qui dormait mal aussi, ils ont eu la sensation de revivre un moment d'exception dans leur relation. Quelques années plus tard, Madeleine a fait une fausse couche, et n'est jamais retombée enceinte.

La sage-femme est de retour. Avec des gestes doux et professionnels, elle met au bébé une couche propre et un linge en molleton. Elle remet les deux brassières de la veille, et rajoute pour lutter contre le froid une autre en laine blanche tricotée. Madeleine lui passe autour du cou un ruban bleu orné d'une médaille de la Sainte Vierge achetée discrètement par Marguerite. Un bonnet enfilé sur la tête, le bébé est prêt. Marie, la fille de Madeleine, est là, de grosses larmes coulent sur ses joues. Elle prend dans ses bras ce petit être qui ne demande qu'à vivre et l'embrasse tendrement.

Pierre a sorti la Fiat de son garage et a démarré le moteur. Il a placé des briques chaudes enveloppées de couvertures sur les sièges et la température à l'intérieur de la voiture devient acceptable. Madeleine sort de la maison, l'enfant dans ses bras, emmitouflé dans son châle, et s'installe à l'arrière. Le trajet n'est pas très long jusqu'à la rue de la Préfecture, et à onze heures, Pierre se gare devant le bureau d'admission de l'assistance publique. Sans un mot, Madeleine franchit la porte du bâtiment. Elle en ressort de longues minutes plus tard, le châle plié entre ses mains, le visage d'une pâleur extrême, les yeux brillants de larmes.

Dans la maison devenue silencieuse, Marie retourne auprès de sa cousine, blottie sous ses couvertures, dans une chambre aux volets fermés plongée dans le noir, et s'allonge auprès d'elle. Marguerite se retourne, les yeux rougis par les pleurs. Marie l'embrasse avec affection et pose sa tête sur son épaule. Leurs respirations finissent par se synchroniser. Le vent s'est levé dehors. Les cloches

de la cathédrale sonnent à toute volée. « Qu'elle vive, même sans moi, murmure Marguerite. » Elle finit par s'endormir dans les bras de Marie.